

devait appartenir fatalement au groupe ethnique qui serait le mieux organisé, au point de vue économique principalement.

La nationalité canadienne-française ne sera véritablement maîtresse de ses destinées que le jour où elle disposera de la puissance de l'association, de la richesse et de la presse : ce sont là les trois forces, solidaires les unes des autres, dont la possession confère au détenteur la toute-puissance dans les démocraties modernes.

L'évidence de ces vérités s'imposait moins aux esprits il y a cinquante ans qu'aujourd'hui : aussi ne faut-il pas trop s'étonner si notre peuple sembla s'oublier dans un long repos, et s'il continua à concentrer son attention trop exclusivement sur les querelles de l'arène politique, théâtre naguère de combats d'une importance vitale pour lui.

La Société Saint-Jean-Baptiste devait subir le contre-coup de cet état d'esprit et de choses : la liberté politique, raison principale de sa création, était conquise, ce qui semblait rendre moins nécessaire son existence. La Société devait souffrir de cette absence d'objectif précis et impérieux réclamant son action, ainsi que de cette lassitude générale qui suit les périodes de grande activité ; elle avait surtout vécu d'enthousiasme et de dévouement, et dans les intervalles où aucune circonstance ne les provoquait, son activité se ressentait du défaut de ressources assurées.

Par la suite on perçut la nécessité d'obvier à cette défectuosité de l'organisation économique de la Société ainsi que de la race : on s'employa à combler cette lacune, en s'isolant trop peut-être dans la besogne modeste de l'humble ouvrier de la prospérité nationale, peinant à édifier les fondements de la puissance économique de la race.

C'est là du reste une tâche qui parle moins à l'imagination du peuple et excite moins facilement son enthousiasme et son concours. Au moment où des entreprises plus nombreuses auraient exigé des ouvriers en plus grand nombre, la Société souffrait du manque de collaborateurs ; elle devait se résigner à un effacement relatif qui contribua à créer l'opinion qu'elle n'avait à tenir qu'un rôle secondaire.

Combien en effet à l'heure actuelle, se font une idée bien haute de la place que devrait occuper la Société dans notre vie nationale ? Combien se font d'elle une conception très étroite et plutôt vieillotte, qui aurait pu convenir aux conditions d'il y a cinquante ans, mais qui n'est plus à la hauteur des nécessités de l'heure présente.

D'aucuns ne se figurent-ils pas que toute la fonction de la Société se borne à organiser la célébration de la fête nationale.

Il fut un temps sans doute où il était de première importance de raviver le sentiment national chez une race à peine assurée de son existence ; à l'humble paysan canadien-français qu'une oligarchie insolente écrasait de sa tyrannie et de son orgueil de race conquérante, il était urgent de